

Peut-il y avoir un nouveau rôle du père dans le monde de demain?

Aldo Naouri

Communication au congrès : The child in the world of tomorrow: the next generation
 Foundation for Research in Childhood "Spyros Doxiadis" and The Spastics Society
 Athens (Greece)
 2-5 Juin 1994.

Résumé: Pour aménager le rôle du père, en fonction des nouvelles données de nos sociétés, on ne peut pas faire autrement que d'examiner en détail ce qui le fonde: la fonction qu'il exerce apparaît comme clairement définie par la place qu'il lui incombe d'occuper entre la mère et à l'enfant. On découvre alors que cette fonction prend son origine dans un texte inconscient dont la moindre retouche produit la dénaturation. Le tissu social, malgré la générosité de ses dispositions, ne pourrait donc retirer de l'initiative qu'il chercherait à prendre en la matière que des inconvénients.

Introduction

Peut-il y avoir un nouveau rôle du père dans le monde de demain? En voilà une question!

En vérité elle n'est pas nouvelle: elle s'est posée toutes les fois que l'Histoire, dont on sait combien elle bégaye, a connu des crises de société ou de civilisation. Elle semble redevable, aujourd'hui, aux progrès de la science et de la technique qui ont bouleversé notre paysage social au point de laisser croire que rien ne pouvait échapper à leur emprise — pas même ce rôle du père qui connaît, depuis quelques décennies déjà, une incontestable éclipse.

Devons-nous pour autant entériner le fait et procéder sans tarder à des funérailles officielles? Enterrer cette instance à laquelle, grâce aux paillettes des banques de sperme, chacun est prêt à conférer un statut de vestige? Je pense que quantités de forces, y compris celles qui se disent de progrès, militeraient en ce sens, sous prétexte qu'à vouloir ressusciter un moribond on s'expose inmanquablement à des déconvenues.

Je vous avoue que j'ai choisi pour ma part de marquer le pas. De contourner la question. De mesurer au moins l'étendue de la perte. J'ai pensé que la nostalgie que je parviendrai à susciter peut-être, faute de réveiller les consciences, aura toujours par ses accents valeur d'oraison funèbre.

Vous avez bien sûr compris l'opinion que personnellement je soutiens: on ne peut, sauf à le faire disparaître de la scène familiale et assumer les dommages de sa disparition, modifier de quelque façon que ce soit, le rôle du père.

J'entends le démontrer.

Mais pour éviter toute méprise, Je dirai d'abord quelques mots de cette notion, courante mais par trop approximative, de rôle.

Définition du mot rôle.

Le mot nous est fourni par le vocabulaire du théâtre.

Or, au théâtre, aucun acteur ne peut tenir un rôle sans se référer au texte préalable qui le commande. Ce qui implique qu'un père, lui aussi, ne tiendrait son rôle qu'en conformité avec un texte. Mais alors que l'acteur a appris le texte dont il connaît toujours l'auteur, le père obéit à un texte qui lui a été transmis à son insu par son histoire, auquel il n'a aucun accès, dont il ignore l'auteur et dont il ne parvient à prendre conscience que par les effets qu'il en obtient. Freud, en cherchant à percer ce mystère, en a conçu, dans *Totem et Tabou*, un modèle qu'aurait forgé le père premier, celui qui imposait sa loi à la horde et qui exerçait un droit sexuel exclusif sur les femelles du groupe.

Tout comme on peut être mauvais ou excellent servant d'un texte, on peut être un mauvais ou un excellent père. Dans un cas comme dans l'autre, le rôle n'est jamais en cause, c'est seulement l'exécutant qui est ou non à la hauteur. Le rendu du rôle affleure donc à un idéal censé toujours produire des effets précis. Pour conjindre l'idée de rendu à celle du texte, j'utiliserai le terme de "fonction". Ce qui me permettra de parler de fonction paternelle, comme d'ailleurs de fonction maternelle.

Vous pourrez me demander pourquoi, commis à parler du père, j'introduis dès à présent la mère. C'est qu'il ne peut pas y avoir de père sans mère alors que le contraire est aujourd'hui monnaie courante. J'y reviendrai.

Il se vérifie très vite, en tous cas, que l'effet de l'une comme l'autre de ces deux fonctions se décline en seulement deux invariants: la vie et la mort. La vie et la mort qui se côtoient, s'intriquent et s'affrontent dans la jonction intime qu'en opère le sexe, lequel invite chacun à s'en débrouiller avec les caractéristiques de son corps et avec les mécanismes de la reproduction.

Ainsi une femme sexuée comme telle, quand elle occupe la fonction de mère, transmet-elle la vie... et la mort. Ainsi l'homme, sexué comme tel, quand il accède à la fonction de père, est-il porteur de mort... et artisan de vie. Et ce n'est pas par hasard qu'au rôle premier et viscéral de la mère, j'adjoints le rôle du père avec son potentiel organisateur.

La mère, la vie, la mort.

La mère est en effet réputée "donner la vie". Elle le fait avec son corps. Elle se révèle située, de ce fait, dans le registre du certain, du concret, du tangible. Toute,

pourrait-on remarquer, du côté de la Science qui s'intéresse si fort à elle. Elle est *certissima*, comme la déclare le droit romain.

Elle l'est pour elle-même.

Elle l'est tout autant pour son enfant — dont nous savons que les aires sensorielles ont été littéralement programmées pendant la gestation sur des afférences venues toutes sans exception du corps maternel. La communication qu'elle établit avec lui n'a donc pas besoin de médiation: elle est directe et immédiate, passant plus encore par sa gestuelle et son registre averbal que par ses mots.

Son action est univoque: elle est vouée, tout au long de sa vie, à satisfaire sans le moindre retard l'intégralité des besoins de son enfant.

La modalité de cette action ne doit ni choquer, ni surprendre. Et elle n'a rien d'excessif ou de monstrueux, quoiqu'on en pense. Elle n'est d'ailleurs pas l'effet d'un choix. Elle s'impose à la mère parce qu'elle se déduit de la logique biologique qui a dicté son comportement dès le jour de la conception: son corps a en effet été immédiatement et durablement tenu de satisfaire à chaque instant l'intégralité des besoins exprimés par le corps foetal — et l'on sait combien le sort de la grossesse est fonction de cette performance.

Ce type d'action n'aurait en principe pas de raison de se prolonger au delà de la mise au monde et on s'attendrait à le voir spontanément s'amender à partir de la naissance. Sauf que la longue période d'immatunité naturelle de l'enfant l'exige et que la mère y puise la phénoménale énergie que nécessitent les tâches d'élevage. Elle en retire inévitablement sur le champ de substantiels bénéfices qui faussent le jeu: calmer la faim, consoler, bercer, endormir, rassurer, etc., sont autant d'actes qui confèrent à la mère le sentiment qu'elle est dans la bonne voie, qu'elle fait du bien et qu'elle est bonne — ce que chacun, à commencer par la société environnante, lui demande et exige d'elle.

Les voilà donc, tous les deux, elle et lui, à s'octroyer des bénéfices réciproques dans un véritable concours d'amour et d'invention. Lui, qui la perçoit si vivifiante à chaque instant, se prend à un tel point à son jeu qu'il ne peut envisager son avenir sans elle. Elle qui est prête à lui consacrer sa vie. Ce qui aboutit à l'inévitable Oedipe!

Quelle formidable invention que ce mythe!

Quel inévitable tragédie aussi! Parce que c'est en ce point précis, que le texte des rôles parentaux pointe à nouveau son nez et rappelle insidieusement à l'ordre féroce du temps.

Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter, à ce propos, un pont linguistique entre le grec et l'hébreu qui se disputaient, dans l'Antiquité, les faveurs de la Méditerranée orientale. Si l'on sait qu'Oedipe a reçu son nom en raison de l'oedème qui affectait ses pieds et que la Sphinge plus tard lui a posé une énigme concernant les mêmes pieds, rien ne nous explique raisonnablement le choix apparemment délibéré de ces organes. J'ai découvert qu' en hébreu, il n'y a pas de terme pour dire le mot "Histoire". On utilise le plus

souvent le terme de "marche". Comme si ce mot, à connotation fortement concrète, désignait le mouvement nécessaire à l'humain pour se situer dans l'Histoire, autrement dit pour scander le temps et s'y inscrire. Il semble que la pensée de l'époque était donc suffisamment unitaire pour partager une même vision du monde et conférer aux pieds la connotation métaphorique que le mythe a portée jusqu'à nous.

Cette parenthèse n'est pas un luxe parce que c'est en effet dans la logique vécue du temps que se tisse le drame et la folie qui n'épargnent aucune mère.

Elle sait, elle, au fin fond d'un elle-même qu'elle tient soigneusement clos, que quoiqu'elle pourra faire, cet être à qui elle a donné la vie au terme de sa gestation, cet être qui lui est encore plus cher qu'elle-même, cet être auquel elle se consacre, elle sait que cet être-là est voué tôt ou tard à une mort certaine qu'elle va s'efforcer de combattre, sans illusion mais avec la détermination et l'énergie du désespoir. C'est pourquoi elle se déploie fébrilement dans des actions dont le seul effet se situe dans l'immédiateté et le très court terme: ne jamais penser à demain ou à plus tard, voilà la source de son énergie. Elle est servie en cela par le fait que le vécu de l'écoulement vectoriel du temps est étranger à sa psyché. Le temps, qui ne se manifeste pas sur le corps de son partenaire, est en effet littéralement inscrit sur son corps dont il a scandé et dont il continuera de scander l'évolution en termes de puberté, de règles et de ménopause.

Voilà qui explique la tendance spontanée de toute mère à prolonger indéfiniment, par delà le corps et le temps, le travail conféré par la biologie à son utérus. Elle se voudra naturellement, sa vie durant, un équivalent utérin. Elle voudra que son enfant, quel qu'en soit le sexe, "ne manque de rien", ce qui se dit, en latin encore plus simplement, *incestus*¹.

Ouvrant au strict et exclusif service d'une vie qu'elle se refuse de penser autrement qu'éternelle, elle peut demeurer sa vie entière dans cette illusion. Les parois, forcément limitantes de l'utérus qu'elle aura voulu indéfiniment être, finiront tout de même et tôt ou tard, par étouffer son enfant. Si bien que son action hautement vivifiante du début de la vie deviendra à la longue proprement mortifère.

Elle ne dispose que d'un moyen pour se tirer de l'impasse: se hisser à la plus haute fonction morale que puisse occuper un humain. En désignant un tiers pour fixer la bonne distance entre elle-même et son enfant, elle devient, en effet, fondatrice de la liberté de cet enfant qu'elle rend enfin à son statut de mortel.

L'attachement fou qu'elle marque à son action s'accompagne alors d'un appel au secours qu'elle ne peut pas même articuler et qui exige pourtant d'être entendu.

Le père, la mort, la vie.

¹ *Incestus* est composé de *in* privatif et de *cestus*. *Cestus* qui dérive de *castus*, qui veut dire "chaste", a très tôt servi de supin au verbe *careo* qui veut dire "je manque".

S'il ne donne pas la vie, comme la mère est réputée le faire dans l'entendement commun, le père est celui qui permet à cette vie de se vivre. Ce qui n'est pas une mince affaire et qui va entraîner tous les malentendus que nous pouvons imaginer, tant nos manières de pensée ont été colonisées par le modèle maternel de l'amour et ne nous permettent pas d'en envisager un autre.

Or, à chaque étape d'un parcours dont nous avons déjà repéré presque physiquement les balises, nous ne pouvons enregistrer, entre les rôles de mère et père, aucune correspondance ni aucune opposition mais seulement des différences — qui recourent, au demeurant, la simple et fondamentale différence des sexes.

Alors qu'une femme qui met au monde un enfant en est automatiquement la mère, l'homme qui a ensemencé cette femme n'est pas certain d'être le père de cet enfant; tout au plus peut-il espérer en être le géniteur — à condition encore qu'il ne soit pas récusé comme tel! C'est pourquoi le droit romain, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, dit du père qu'il est *semper incertus*².

Incertus puisque son accès à la fonction qui lui échoit dépend en tout premier lieu de sa désignation par la mère comme destinataire de l'appel inarticulable qu'elle émet pour sortir de l'impasse à laquelle la condamne sa fonction. *Semper incertus*, parce que cette désignation elle-même n'est pas définitive, restant à la discrétion de la mère qui peut la suspendre à tout moment. Ce qui explique qu'un homme divorçant ou divorcé de la mère de ses enfants, "divorce" également de ces mêmes enfant — lesquels pourront investir le compagnon ultérieur de leur mère, si, bien évidemment, elle le leur désigne comme digne de cet investissement.

Si cette première condition, liée au processus de désignation, n'est pas satisfaite, un homme, quel que soit l'étendue de son désir en la matière, ne pourra jamais revêtir la fonction de père de ses enfants. Il en sera tout au plus le père social.

Mais si cette condition nécessaire est satisfaite, elle s'avère cependant ne pas être suffisante.

Elle doit absolument être assortie d'une seconde condition tout aussi importante: un homme appelé par une femme à occuper une place de père, doit accepter de l'occuper et surtout de s'y tenir quels qu'en soient les inconvénients.

Et ça, ce n'est pas aussi évident qu'on pourrait le croire! Parce que cela nécessite la levée de deux obstacles: l'un qui peut gêner l'accès à la fonction et l'autre qui rend cette fonction répulsive aussi bien sur le champ que dans la durée.

Un père, jadis porté dans un ventre de mère, en garde en effet longtemps en lui une trace dont il a beaucoup de mal à se débarrasser quand il ne la plaque pas purement

² Ce qui reste vrai même en cas d'utilisation des tests sanguins actuels qui ne peuvent désigner, à coup sûr, que le géniteur et le géniteur seul.

et simplement sur la personne de sa partenaire! Il lui faudra donc en tout premier lieu se dégager de la relation incestueuse que sa propre mère a eue à son endroit. Ce qu'il peut rechigner à faire en raison des bénéfices qu'il veut continuer d'en retirer et surtout d'une difficulté corollaire qui s'y greffe: il lui faut reconsidérer la relation conflictuelle qu'il a eue nécessairement à son père, pour l'affronter, la comprendre et enfin la dépasser.

La fonction paternelle est rendue par ailleurs répulsive par la valorisation consensuelle de la maternité qui s'accompagne du rejet, également consensuel dans nos démocraties, de tout ce qui est assimilé de près ou de loin à la fonction paternelle. L'ordre, la discipline, la police, la justice et tout ce qui a vocation à dire "non" est plutôt mal vu. Or, la fonction paternelle se situe par définition dans un tel registre. Elle va à contre-courant de la fonction maternelle. Elle a pour vocation première de brider la tendance de la mère à dire "oui à tout" à son enfant. Elle doit, massivement, et sans jamais se justifier, user de l'interdiction pour asseoir la Loi de l'interdit majeur qu'est l'interdit de l'inceste. Elle apparaît donc dans une première approche comme abusive et néfaste puisqu'elle bride la satisfaction inconditionnelle des besoins prônée par la mère. Elle se situe de ce fait dans un registre à première vue proprement mortifère. Même si, par ce truchement, elle fait accéder l'enfant au registre du désir et qu'elle le vivifie à long terme, elle s'avère difficile à exercer dans le quotidien tant elle suscite de conflits en ne générant aucun bénéfice immédiat qui puisse la réimpulser épisodiquement. Si bien que pour nombre de pères, la tentation est grande aujourd'hui de jouer les "mère-bis", de s'adonner à la séduction de leur enfant et de désertier la position de "pas-mère" qu'ils doivent occuper avant toute autre.

On peut se demander, dans ces conditions, comment se sont débrouillées tant et tant de sociétés ou de civilisations patriarcales pour permettre à leurs membres d'occuper leurs fonctions respectives sans trop de confusion.

C'est peut-être là que pourrait se placer une réflexion en termes de choix d'objectifs politico-économiques. Quand un corps social soutient idéologiquement l'instance paternelle, il permet à l'individu-père éventuellement défaillant d'être soutenu, voire relayé, dans son action. Ce n'est plus le cas aujourd'hui où nos sociétés de consommation se sont fixés pour objectif affiché que nul "ne manque de rien", se faisant ainsi les alliés inconditionnels de la fonction maternelle qu'ils flattent dans leur propre intérêt.

On peut aussi se demander comment, y compris avec le soutien qui a été mentionné, des pères ont pu vivre dans le passé avec des mères, des vies durant, en assumant leur rôle et leur fonction.

Je donne la réponse immédiatement: en assumant totalement la logique apparemment infiniment égoïste qui sous-tend la fonction du père, à savoir le goût marqué de l'homme pour le coït.

Les pulsations du sexe.

Nous avons donc face à face, pour résumer ce qui a été dit, une fonction maternelle indubitablement vivifiante à court terme et subrepticement mortifère à long terme et une fonction paternelle ostensiblement mortifère à court terme et potentiellement vivifiante à long terme. L'une et l'autre se déployant de façon opposée dans leur relation au temps puisque la première fonctionne dans l'immédiateté alors que la seconde est contrainte d'investir à perte de vue.

On peut d'ailleurs figurer cela sous la forme de deux courbes inversées dont le croisement s'opère précisément à l'adolescence.

Comment peut se produire le miracle, incompréhensible en apparence, de leur éventuelle complémentarité?

La double mise à distance de la mère et de l'enfant que doit opérer le père dispose pour ses fins du moyen simple que j'ai mentionné: le goût que l'homme marque, en principe de façon prévalente, pour l'activité sexuelle.

C'est la biologie qui permet de comprendre le mieux les implications physiologiques, la cohérence et les conséquences de cette logique.

Le mécanisme de la reproduction entraîne, en effet, chez une femme, pendant une période limitée de sa vie, la ponte d'un seul ovule par mois: cela explique l'investissement qu'elle fait de cette denrée rare, tout comme la dimension de certitude à laquelle elle n'a pas d'autre choix que se raccrocher. Un homme produit, lui, jusqu'à la fin de son existence, des millions de spermatozoïdes par millilitre d'un éjaculat de plusieurs millilitres qu'il peut émettre plusieurs fois par jour! Comme s'il avait besoin, par ce côté dispendieux, de combattre compulsivement l'incertitude du statut qui sera le sien.

Or, quand un père-homme invite sa femme-mère à l'union sexuelle, il remplit déjà une partie de son rôle en la distayant plus ou moins longuement de la préoccupation constante qu'elle a de son enfant. Ce à quoi elle se sent prête à consentir sans trahir sa vocation, puisque cet acte recèle pour elle la promesse symbolique d'une autre grossesse. Mais il se passe bien d'autres choses encore dans un tel acte. Puisque les pulsions portées par l'un et l'autre des partenaires diffusent brutalement en eux en s'agençant à chaque fois d'une manière nouvelle. L'enfant en tirera les bénéfiques ou les conséquences, en recevant des gestes et des intonations de voix de sa mère, des messages plus ou moins vivifiants, à la hauteur de ce qu'elle aura retiré pour elle-même. Cela tissera pour lui et en lui, la trame de sa relation à la vie et à la mort et lui donnera la coloration de ce qui s'appelle sa structure.

On conçoit que l'on puisse avancer dans ces conditions qu'un homme, qui veut être père et le demeurer, doit se débrouiller comme il le peut, y compris au lit et tout au long de sa vie, pour se faire aimer et apprécier de la mère de ses enfants. On conçoit également que le père que la mère désignera le plus sûrement sera celui qui satisfera pleinement tous les potentiels de son entre-cuisses.

Le monde d'aujourd'hui est déjà celui de demain.

On peut se demander, à partir de là, comment le montage que j'évoque peut encore résister au clivage radical que la contraception a opéré entre fécondation et plaisir sexuel au point d'entraîner la libération des moeurs que l'on sait — Freud, qui prônait cette libération pour éradiquer la névroses, serait étonné de voir les résultats de son hypothèse! Un délitement progressif du facteur de cohésion que constituait la loi de l'interdit de l'inceste s'en est suivi et a dessiné le paysage que nous connaissons.

Si une mère s'évertue aujourd'hui à mettre la barre de ses exigences un peu trop haut, le père s'en va tout simplement. Et il s'en va d'autant plus vite qu'il ne veut ou ne peut pas remettre en cause les données de sa propre histoire (se débarrasser de la pulsion incestueuse que sa mère a eue à son endroit et dépasser le conflit qui l'a opposé à son père) et que d'autres mères potentielles sont prêtes à l'accueillir — pour un laps de temps à tout le moins!

Mais la pilule n'est pas seule en cause dans un tel processus. Elle n'est même en réalité que la conséquence d'une dérive idéologique déjà ancienne qui a privilégié le principe de plaisir alimenté par la relation maternelle, au détriment du principe de réalité prôné par la relation paternelle.

L'équilibre, qui a été longtemps maintenu entre hommes et femmes, s'est donc brutalement rompu. Et les uns comme les autres en sont sortis perdants.

Les premiers sont devenus bien moins hommes et bien moins pères qu'ils ne l'étaient. Il est amusant de conforter cette affirmation, qui peut paraître outrancière, d'une information scientifique étonnante: le nombre de spermatozoïdes émis lors de chaque éjaculation aurait diminué de moitié en cinquante ans, passant de 380 à 180 millions en moyenne.

Les secondes demeurent seules avec un appel inarticulé que nul père ne semble vouloir entendre. Elles se consolent comme elles le peuvent en surinvestissant leur enfant qu'elles gavent de leur propension incestueuse et dont elles font une proie facile pour la société de plus en plus féroce à l'agression de laquelle ne les aura préparés aucune fonction paternelle.

Le tout se passant dans la morosité indifférente des téléspectateurs accablés et gavés de "panem et circenses".

J'en veux pour témoignage une phrase que j'ai tirée d'un film à grand succès: Terminator II, de James Cameron dont je rappelle en deux mots l'intrigue.

Deux robots d'apparence humaine s'affrontent à mort autour de John, un adolescent d'une douzaine d'années. Un bon, le Terminator qui le protège, est moins performant que le premier qui veut le tuer. mais tout finit bien cependant.

Or, John a une mère qui assiste à la confrontation et qui tient à un moment un propos que j'ai pris la peine de relever mot à mot. Elle dit:

"En regardant John avec cette machine, tout devint très clair: le Terminator ne s'arrêterait jamais. Il ne l'abandonnerait jamais. Il ne le frapperait jamais et ne crierait jamais après lui. Il ne le tabasserait jamais en rentrant saoul le soir ou ne lui dirait qu'il est trop occupé pour jouer avec lui. Il serait toujours là et il mourrait pour le protéger. Et de tous les pères possibles qui sont passés ces dernières années, cette machine était la seule à être à la hauteur. Dans un monde de fous, c'est le choix le plus raisonnable."

Vous retrouvez sans peine l'illustration de tout ce que je vous ai décrit mais avec une double prime: ce qui convient à cette mère dans le père qu'elle a choisi à son enfant, c'est qu'il est proprement "utérin". La seconde prime — celle que l'on pourrait mettre en exergue de notre prétention à une réflexion prospective — tient dans l'aveu que seule une machine peut occuper une telle fonction.

Je vous fais juges, en vous invitant à imaginer l'impact idéologique de ce film et son influence sur les mentalités des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui l'auront vu.

Alors, comme il faut conclure...

Quitte à décevoir les attentes et malgré la position de spécialiste qui m'est ici impartie, j'éprouve les plus grandes difficultés à donner la moindre indication pour l'avenir. Ce dont je me réclame et que j'ai exposé se réfère à mon seul travail de clinicien. Je prétends que, quelle qu'ait été, que soit ou que sera l'époque, la place conférée au père par la mère a été, est et sera cruciale pour le devenir physique et psychologique de l'enfant.

Mais si je dois donner un pronostic sur ce que sera le rôle du père dans le monde de demain, je dirai que j'en vois deux possibles — le second me paraissant hélas bien plus probable que le premier, en fonction des données actuelles et des tendances de nos civilisations.

Le premier, résulterait de la restauration et de l'application des mécanismes que j'ai démontés. Il faudrait pour sa mise en oeuvre que cesse l'encensement de l'enfant et encore plus celui de la mère tout comme soient réinvesties les valeurs familiales de base. Ce qui nécessiterait une réflexion d'une importance telle qu'elle devrait aller des

lois régissant le sort de la famille à l'organisation des échanges économiques entre nations. Vous comprendrez pourquoi je suis sceptique sinon pessimiste

Le second rôle, lui, n'a pas lieu d'être mentionné puisqu'on aura en effet comme je l'annonçais dans mon introduction, enterré définitivement le personnage.

On risque d'assister en effet à un effacement de la figure paternelle encore plus grand qu'il ne se dessine depuis plusieurs décennies déjà. Avec la généralisation des familles dites recomposées et le délitement des repères symboliques, les hommes ne seront plus que des pères d'occasion, migrants et transitoires, allant de cellule familiale en cellule familiale. Les mères, qui continueront de chercher sans la trouver une limite à leur propension incestueuse naturelle, nourriront sans relâche leur dépit, en espérant à chaque fois trouver un héros. Comme les Terminator demeurent des êtres de fiction, elles n'auront pas d'autre issue que de se tourner vers les Etats gestionnaires qui auront perfectionné, au nom de l'ordre social, les structures qui existent déjà et qui sont destinées à limiter le plus possible les dégâts — ça se profile déjà avec le casse-tête de la drogue! La succession des générations n'ayant pas d'autre vertu que d'aggraver les désordres déjà constitués, on parviendra dans très peu de temps à des sociétés où aura triomphé la barbarie et dont les membres seront parvenus à se doter eux-mêmes d'un statut d'esclave, devenant les enfants satisfaits de la Science et de l'Etat.

Je vous avoue que je suis très heureux de savoir, dès à présent, que je ne serai plus là pour le voir.

Je vous remercie.